

et que la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas suffisamment entré.

Maintenant, Messieurs, je n'ai plus qu'un mot à dire : la révolution de 1830 sépara Mgr. de Janson de son troupeau et annéantit tous ses travaux antérieurs ; des millions d'hommes se levèrent et écrasèrent les pensées et les œuvres d'un homme.

Mgr. de Janson avait quarante-cinq ans. C'est l'âge de la plénitude, l'âge où tout ce que l'on a semé dans sa vie, lève autour de l'homme ses branches chargées d'ombre et de fruits, et cet âge là même était celui où Mgr. de Janson venait de perdre son passé, et voyait sa vie gisante devant lui comme un arbre coupé jusqu'à la racine. Il est difficile à ceux qui ne l'ont pas éprouvé de connaître à fond la douleur de cette situation, et quel courage il faut pour n'y pas succomber. Mgr. de Janson n'y succomba point. Il ne vit pas sa disgrâce sans émotion ni sans regret ; mais il trouva dans son cœur des ressources pour la supporter devant Dieu, pour l'honorer devant les hommes, et pour la faire servir au bien de ses frères. Sa fortune devint plus que jamais le patrimoine des pauvres ; il prenait part à toutes les bonnes œuvres de la capitale, et secourait une foule des misères sans nom qui s'y cachent même à la charité ; il ouvrait sa main avec la joie d'un évêque et la libéralité d'un prince. Il donnait jusqu'à ses vêtements pontificaux. Un jour qu'il demandait quelque ornement dont il avait besoin pour officier, on vint lui dire qu'on n'en trouvait aucun ; il